



**JEFF**

**LINDSAY**

**RILEY**

**TENTE L'IMPOSSIBLE**



**série noire**  
**GALLIMARD**



## **SÉRIE NOIRE**

Collection créée par Marcel Duhamel



JEFF LINDSAY

# RILEY TENTE L'IMPOSSIBLE

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)  
PAR JULIE SIBONY

*nrf*

GALLIMARD

Cet ouvrage a été publié avec le concours  
de Marie-Caroline Aubert.

Titre original :  
JUST WATCH ME

Copyright © 2019 by Jeff Lindsay.  
© Éditions Gallimard, 2022, pour la traduction française.

Couverture : D'après photos © Robert Jones / Arcangel  
et William Whitehurst / Getty Images.

*Pour Gus. Il m'a montré la voie  
et a attendu que je la trouve.  
Et pour Hilary, sans qui rien  
ne vaudrait la peine d'être trouvé.*





C'était censé être bientôt le printemps. Pourtant ça n'y ressemblait pas. En tout cas pas depuis la flambant neuve Nesselrode Plaza. Un vent froid et mordant balayait la grande étendue vide de la place. Personne ne s'en étonnait. Ce n'était pas pour rien que Chicago était surnommée «Windy City», la ville des vents. Pas de quoi être surpris quand elle se montrait digne de sa réputation.

Sauf que ce jour-là, le vent était glacé. La place n'était qu'à une rue du lac, si bien qu'il arrivait droit du Canada, et il avait eu tout le temps de perdre en température et de gagner en puissance en traversant le cercle arctique et le lac Michigan.

N'importe qui aurait rentré la tête et pressé le pas pour aller se mettre à l'abri au plus vite, mais la petite troupe rassemblée là en cette matinée polaire n'avait pas ce loisir. Elle se tenait bien serrée autour de l'estrade dressée au centre de la place, dans l'ombre d'une gigantesque statue. Toute neuve elle aussi, à tel point qu'elle était encore enveloppée d'un drap en attendant le moment solennel de son inauguration. Et les gens qui poireautaient en tapant des pieds, le

dos courbé contre le vent, priaient pour qu'elle soit dévoilée fissa afin de pouvoir aller se réchauffer quelque part.

Bien sûr, peu d'entre eux étaient là par choix. La plupart étaient des journalistes ou des officiels, présents par obligation. La nouvelle Nesselrode Plaza était annoncée comme un aménagement majeur, la pierre angulaire de la revitalisation de ce quartier en bordure du lac. On comptait parmi les invités une députée, belle femme d'une cinquantaine d'années. À côté d'elle, un sénateur afro-américain grisonnant et un vieux monsieur tellement emmitoufflé qu'il avait à peine forme humaine, et encore moins celle de l'éminent juge fédéral qu'il était. Et un robuste gaillard en grande tenue d'amiral de la Garde côtière des États-Unis, dont la barbe impeccablement taillée ne suffisait pas à cacher la longue cicatrice qui lui barrait la joue.

Naturellement, Arthur Nesselrode en personne était là, le milliardaire qui avait offert la statue et donné son nom à la place. Ce qui voulait dire que le maire aussi devait être présent. Et qu'il devait faire un discours à la hauteur de l'événement, pour qu'Arthur Nesselrode se sente réellement important et qu'il ait envie de continuer à sortir son carnet de chèques à l'avenir. Un *long* discours, donc.

Autour de cette petite assemblée grelottante patrouillaient deux gardes armés, recrutés pour l'occasion parce que c'était une statue chère, œuvre d'un célèbre artiste contemporain. Des rumeurs avaient laissé entendre qu'elle était convoitée par un baron de la drogue, et le maire prenait ça au sérieux.

Pas les gardes.

« Personne ne va jamais piquer ce machin, affirma Denny Kirkaldi à son collègue, Bill Greer. Vise-moi ça, ajouta-t-il

en désignant la base de la statue : Elle est fixée par douze boulons gros comme ma main, et elle doit peser dix tonnes.

— Douze et demie», rectifia Greer.

Comme Kirkaldi le dévisageait avec surprise, Greer haussa les épaules.

« C'était dans le journal, expliqua-t-il.

— OK, donc douze tonnes *et demie*. On parle bien en tonnes, hein? Comment veux-tu que quelqu'un pique un truc de douze tonnes et demie? C'est complètement con!»

Greer secoua la tête.

« Con ou pas, on est payés pareil.

— Ouais, ben on devrait toucher une prime de connerie, rétorqua Kirkaldi. Surtout avec ce froid, putain.

— Il fait pas si froid que ça», objecta Greer.

Mais si, il faisait froid, et encore plus avec le vent humide du lac. Alors que le discours du maire s'éternisait, la température ressentie paraissait même de plus en plus glaciale aux gens qui devaient rester plantés là à écouter le flot de louanges déversées sur Arthur Nesselrode. Ceux qui le connaissaient, personnellement ou de réputation, savaient qu'il n'y avait pas grand-chose de louable à mettre à son crédit. Il avait fait fortune en tant que propriétaire et PDG de Nesselrode Pharmaceuticals, une société qui détenait les brevets de plusieurs médicaments importants, en particulier le Zanagen, le plus efficace parmi les nouvelles thérapies géniques contre certains cancers graves et jusque-là incurables.

Le Zanagen était vraiment un traitement miracle, et le maire y fit abondamment référence dans son discours. Mais, en fin politicien, il se garda bien de mentionner qu'Arthur Nesselrode avait fixé le prix de ce remède prodigieux à un

demi-million de dollars la dose. Malgré les critiques virulentes des médias, les supplications des médecins et même la censure du Congrès, il n'avait jamais voulu démordre de ce tarif ridiculement boursoufflé.

Nesselrode n'était pas devenu milliardaire par ses bonnes actions charitables. Quiconque avait eu le malheur de se trouver en travers de son chemin pouvait témoigner que ce n'était pas un tendre. Certains suggéraient même qu'il était sociopathe, et donc hermétique à tout sentiment de culpabilité ou de honte. Mais Nesselrode était conscient que l'opinion publique pouvait avoir une influence sur le cours des actions. Aussi était-il venu ce jour-là redorer son image en offrant à la ville de Chicago une colossale statue d'acier à cinquante millions de dollars, après en avoir déboursé bien plus pour faire construire cette place qui portait son nom.

L'argent n'avait aucune valeur pour Nesselrode. Il aurait pu faire don de cette même somme chaque jour pendant un mois et toujours avoir quelques milliards de côté. Comme la plupart des hommes à ce niveau de richesse, il se croyait à l'abri des aléas ordinaires de la vie. Mais l'argent ne pouvait pas le mettre à l'abri de la température extérieure. Il avait froid, et ça ne lui plaisait pas. En même temps, le maire était en train de lui tresser des lauriers. Il aurait fallu quelqu'un de plus humble qu'Arthur Nesselrode pour l'interrompre.

« La vache, regarde ça, s'exclama Kirkaldi en tendant le doigt vers le lac, au-dessus duquel tournoyait un énorme hélicoptère. C'est un monstre ! »

Greer leva les yeux.

« Un Chinook », déclara-t-il avant d'ajouter, devant la mine perplexe de son collègue : « Je m'occupais de leur entretien à

l'armée. Ils peuvent soulever dix-sept tonnes. Sans compter l'équipage.

— Eh ben j'espère qu'il va rester où il est, ce con, parce que ça souffle déjà assez comme ça », maugréa Kirkaldi, et les deux hommes reprirent leur ronde autour de la statue.

Pendant ce temps, le maire continuait son discours. Il parlait déjà depuis dix bonnes minutes et ne semblait pas près de s'arrêter. Arthur Nesselrode consulta sa montre pour la septième fois. Même lui commençait à se lasser d'entendre à quel point il était merveilleux. On lui avait dit que la cérémonie serait brève : un petit laïus, puis le maire lui présenterait un boîtier électronique équipé d'un interrupteur à bascule. Nesselrode prononcerait alors quelques mots à son tour et actionnerait l'interrupteur, qui ferait tomber le voile au pied de la statue, après quoi la fontaine à sa base se mettrait en marche et tout le monde pourrait retourner à ses affaires. Nesselrode avait hâte de retourner aux siennes. Il était en train de fomenter une OPA hostile sur une société française qui avait obtenu des résultats prometteurs avec une nouvelle insuline de synthèse.

En plus, il faisait vraiment un froid de gueux. Nesselrode n'était pas habillé pour, et ça le contrariait. Il n'avait pas l'habitude d'être incommodé de la sorte, fût-ce par la météo. Alors, quand le maire dépassa la barre des quinze minutes de ce panégyrique dont Nesselrode lui-même savait que c'était un tissu de foutaises, il décida de passer à l'acte.

Comme le maire marquait une pause pour reprendre son souffle, Nesselrode s'avança vers lui. Avec une assurance dont seuls les milliardaires sont capables, il lui posa une main sur l'épaule et le poussa sur le côté. Puis il s'empara du micro

et, avec un grand sourire d'une stupéfiante fausseté, il déclara :

« Merci, monsieur le maire, vous êtes trop aimable. De la part de Nesselrode Pharmaceuticals, les vrais faiseurs de miracles, j'aimerais juste dire, à vous et aux habitants de Chicago, que c'est un grand honneur et un privilège de pouvoir vous offrir cette magnifique œuvre d'art. Donc, poursuivit-il en attrapant le gros boîtier posé sur l'estrade, j'ai le plaisir d'inaugurer... la Nesselrode Plaza! »

Il brandit le boîtier au-dessus de sa tête et poussa l'interrompteur.

Plusieurs choses impressionnantes se produisirent simultanément.

Le boîtier électronique émit un vif éclair bleuté accompagné d'un *BOUM* sonore et grésillant, et Arthur Nesselrode tomba en arrière et resta allongé, immobile, sur l'estrade, de la fumée s'échappant d'entre ses mains noircies. S'ensuivit aussitôt une rafale de douze explosions en chaîne autour du socle de la statue. Tandis que l'assemblée, médusée, restait clouée sur place, l'amiral de la Garde côtière se précipita en braillant des ordres.

« Dégagez le périmètre! Faites-lui de la place! » dit-il en s'agenouillant auprès d'Arthur Nesselrode.

Le maire le rejoignit.

« Bon sang, qu'est-ce qui s'est passé? demanda-t-il.

— Une décharge électrique. Avec ce boîtier, expliqua l'amiral tout en cherchant le pouls au poignet du millionnaire. Cet homme a besoin d'une assistance médicale de toute urgence! »

Il sortit un émetteur radio de sa poche et passa un appel.

Puis il se tourna de nouveau vers Nesselrode et entreprit de lui faire un massage cardiaque.

« Bon, j'ai mon hélico qui est là, annonça-t-il. On va pouvoir le transférer à l'hôpital.

— Euh... fit le maire. Vous ne croyez pas qu'on pourrait...

— La ferme! aboya l'amiral en appuyant de toutes ses forces sur la poitrine de Nesselrode. J'ai besoin de quelqu'un pour me donner la cadence. Allez-y, comptez!»

Le maire, qui avait déjà vu des massages cardiaques à la télé, regarda sa montre et se mit à compter tout haut.

« Qu'est-ce qui se passe, putain? s'exclama Kirkaldi. C'était quoi, ces explosions? »

Greer secouait la tête.

« Autour du socle de la statue », dit-il.

Les deux hommes accoururent, et Greer s'accroupit pour examiner un des endroits encore fumants de la série d'explosions.

« Ça a arraché le boulon, constata-t-il. Tous les boulons!

— Merde, lâcha Kirkaldi. Ce truc pourrait basculer et écraser quelqu'un! »

Puis il ajouta en regardant son collègue, les sourcils froncés :

« Mais pourquoi quelqu'un voudrait... »

Greer se releva.

« Des terroristes, assena-t-il. On ferait mieux de prévenir le maire. »

Kirkaldi opina.

« Va le prévenir, moi je vais éloigner la foule. »

Sur l'estrade, l'amiral continuait son massage cardiaque pendant que le maire comptait les secondes pour lui.

«J'ai un pouls, déclara-t-il avant de lever les yeux vers le ciel. Et voilà mon hélicoptère.»

Il se leva et agita la main en direction de l'appareil.

Dans un énorme tourbillon de vent, le Chinook descendit vers l'estrade en abaissant une civière.

«Poussez-vous! cria l'amiral. Monsieur le maire, il faut que vous fassiez reculer tous ces gens.»

Le maire acquiesça et se mit à chasser tout le monde de l'estrade. Il fut le dernier à descendre. Alors qu'il posait le pied sur la première marche, il se retourna juste à temps pour voir Nesselrode, sur la civière, s'élever dans les airs... et un gros câble en acier terminé par un énorme crochet se dévider vers le bas, en direction de la paume tendue de l'amiral. Interloqué, le maire s'arrêta net.

«Nom d'un chien, qu'est-ce que...?»

Sa perplexité ne fit que croître lorsque l'amiral attrapa le câble, s'avança jusqu'au bord de l'estrade et se propulsa vers la statue. Puis sa perplexité se mua en affolement quand l'amiral, perché sur la statue, l'enroula de plusieurs tours de câble et coinça le crochet dans une des spires ainsi formées. Il se hissa ensuite à hauteur de l'appareil en s'agrippant au câble à mains nues et disparut à l'intérieur.

«Merde», souffla le maire.

Ce fut tout ce qui lui vint à l'esprit. Il resta muet pendant que le puissant Chinook regagnait de l'altitude en emportant la statue avec lui. Un des gardes courut vers l'estrade et leva son pistolet en direction de l'hélicoptère. Le maire lui donna une grande tape sur la main.



« M. Nesselrode est dedans ! » protesta-t-il, et le garde baissa son arme.

Debout côte à côte, ils regardèrent l'engin militaire s'éloigner, de plus en plus petit au-dessus du lac, avec la statue toute neuve à cinquante millions de dollars qui se balançait dessous.

À son bord, Arthur Nesselrode, PDG milliardaire d'un des plus gros groupes pharmaceutiques du monde.

Arthur Nesselrode reprit peu à peu connaissance, sans la moindre idée de l'endroit où il se trouvait ni de ce qui lui était arrivé. Il avait mal partout, mais surtout à la poitrine. On aurait dit qu'il avait été roué de coups. Il sentait sous lui une surface dure et froide, qui bourdonnait de vibrations sous l'effet d'une puissante machine.

Il lui fallut plusieurs minutes de concentration et d'efforts intenses pour réussir à ouvrir les yeux. Au-dessus de lui planait un visage qui lui était inconnu. Il fronça les sourcils, essaya de faire le point. L'homme portait un uniforme... l'amiral qui se trouvait sur l'estrade, derrière le maire ? Mais ça n'avait aucun sens...

« Vous êtes dans un hélicoptère », déclara l'amiral.

Il tendit le bras en arrière et fit coulisser la porte qui, sitôt grande ouverte, laissa s'engouffrer un vent glacial.

« Vous voyez ? » reprit-il.

Le froid était terriblement désagréable mais revigora quelque peu Nesselrode. Il cligna des yeux et s'humecta les lèvres.

« Évacuation médicale... ? » parvint-il à articuler d'une voix rauque qui lui sembla celle d'un autre.

L'amiral sourit. Ce n'était pas un sourire rassurant.

« Pas vraiment, non. »

Le milliardaire secoua la tête. Ça faisait mal.

« Pourquoi, alors ? »

— Assurance, expliqua l'amiral. Pour les empêcher de me tirer dessus. »

Nesselrode referma les yeux. Il n'y comprenait rien. À moins que...

Il les rouvrit.

« Rappelez-moi combien vous facturez la dose de Zanagen, demanda l'amiral.

— C'est... coassa Nesselrode, le front plissé. Vous... vous n'êtes pas...

— Bingo! s'exclama l'homme. Je ne suis pas vraiment amiral! »

Nesselrode essaya de se redresser et s'aperçut qu'il avait les pieds et les mains ligotés par du gros scotch. Ce fut le déclic qui lui manquait. Bien sûr. Un kidnapping.

« Je peux payer », couina-t-il.

L'homme en costume d'amiral ne répondit pas.

« J'ai... j'ai de l'argent. Plein, insista Nesselrode.

— Assez pour acheter tout ce que vous voulez ?

— Oui.

— Ouah! » s'extasia l'amiral.

Il attrapa Nesselrode sans ménagement et le fit asseoir devant la porte ouverte de l'hélicoptère. Le lac Michigan scintillait tout en bas.

« Vous pourriez vous acheter un gros yacht de luxe ? demanda l'amiral.

— Oui, confirma Nesselrode.

— Eh ben ce serait pile le moment. »

Alors il poussa Arthur Nesselrode dans le vide, puis se pencha à son tour jusqu'à distinguer une gerbe minuscule dans les eaux glacées du lac.

« Connard », lâcha-t-il avant de refermer la porte.

Je regardais les hommes de main de mon acheteur sangler la statue sur le plateau d'un énorme semi-remorque. Ils avaient l'air de ce qu'ils étaient : des truands. Mais ils savaient s'y prendre, alors je me contentais d'attendre qu'ils aient fini.

Quand ce fut le cas, le plus âgé des deux sortit un téléphone portable, passa un coup de fil, hocha la tête et revint vers moi.

« Il l'a fait, dit-il. À l'instant. Par virement. »

Je sortis mon propre téléphone pour consulter mon compte en banque. Le paiement avait bien été effectué. Pour la totalité de la somme, ce qui n'est jamais acquis d'avance. Parce que, quand on est aussi riche que ce type l'était, c'est qu'on a de gros trous dans sa morale. Tenez, regardez-moi, par exemple.

« Rubis sur l'ongle, déclara le truand, l'air vexé. C'est quelqu'un de confiance !

— Bien sûr, bien sûr, fis-je, avant d'ajouter alors qu'il commençait à s'éloigner : Juste une seconde. »

Je pris mon petit boîtier de commande électronique et poussai un bouton.

« Qu'est-ce que c'est ? me demanda le type en fronçant les sourcils.

— La bombe, dis-je. Je viens de la désamorcer. »

Il secoua la tête.

«Quelle bombe ?

— Celle à l'intérieur de la statue, répondis-je avec mon plus beau sourire.

— Il y a une bombe dans la statue ? s'étonna-t-il en ouvrant de grands yeux stupides.

— On est en confiance... mais on sait jamais. Allez, bonne journée ! »

Avant qu'il ait le temps de me donner son sentiment sur tout ça, je repartis à bord de ma voiture, plus riche de cinquante millions de dollars.

Mais pas plus heureux. À vrai dire, je me sentais sale, minable, nerveux et à cran. Cinquante millions de raisons de se sentir bien, et pourtant non. Enfin, l'argent n'était pas désagréable en soi. Et tout s'était déroulé sans le moindre accroc, exactement comme je l'avais planifié. J'avais toutes les raisons de sourire et de chanter à tue-tête au volant de ma voiture. Mais je n'arrêtais pas de jeter des coups d'œil dans le rétroviseur en maugréant. Pourquoi ?

Parce que. Ça s'était révélé trop facile, et j'ai horreur de ça.

Je ne sais pas d'où ça me vient, mais c'est comme ça. Quand c'est trop facile, j'ai toujours l'impression qu'il doit y avoir un loup quelque part, ou que j'ai dû faire une erreur idiote, ou... bref, j'en sais rien. C'est juste que je n'aime pas que les choses soient trop faciles. Et, malgré le froid, tout avait marché comme sur des roulettes. C'était plié, j'avais même le fric pour en témoigner, pourtant mes nerfs étaient tendus et vibraient comme si on tapait dessus à coups de marteau. Maman avait une expression pour décrire cette sensation. Elle disait : « Il y a quelqu'un qui marche sur ma

tombe.» Et là, c'était tout le marathon de Boston qui piétinait la mienne.

En général, ce sentiment se dissipe assez vite. Mais cette fois, il ne me quittait pas. Je roulai une demi-heure en essayant de comprendre pourquoi. Rien ne me vint. J'allumai la radio, triturai le bouton et finis par tomber sur les Talking Heads. *Once in a Lifetime*. J'adore cette chanson. Je me sentis encore plus minable, comme si quelqu'un tentait de me souduyer pour que je me déride.

Je m'arrêtai à un point de transfert que j'avais organisé à l'avance. Un endroit désert sur une petite route de campagne, bien caché derrière un massif d'arbres. C'est pour ça que je l'avais choisi, parce qu'il était complètement isolé. J'y avais laissé une autre voiture, ainsi qu'une tenue de rechange. Je décollai la fausse cicatrice de mon visage et ôtai mon uniforme d'amiral. Je déposai le tout sur la banquette arrière de la voiture dans laquelle j'étais arrivé : barbe, chapeau, chaussures à talonnettes de dix centimètres, tout. Je sortis du coffre de l'autre véhicule un bocal de TATP, que je vidai entièrement sur mon déguisement.

J'enfilai ensuite un costume gris foncé et des mocassins marron. Chemise sur mesure, cravate en soie, boutons de manchettes en or et montre Movado au poignet. Je jetai une petite boîte sur le TATP, montai dans ma nouvelle voiture et regagnai la route. J'avais fait moins d'un kilomètre quand j'entendis un FROUMPF étouffé derrière moi. Je vis dans le rétroviseur une grande lueur joyeuse s'élever au-dessus des arbres, et l'espace de quelques minutes je fus au moins satisfait, sinon vraiment heureux. Le feu signalait la véritable fin de la mission. Il effaçait les dernières traces de l'amiral, et

du type qui avait livré la statue aux truands. C'est une des clés de mon succès. À chaque mission, je fais en sorte que personne – *personne* – ne sache à quoi je ressemble.

Y compris les identités que je revêts pour travailler. D'où le TATP et l'explosion de la première voiture de location, tout ça. Le temps que j'atteigne la I-94, il ne resterait plus rien. Pas le moindre élément qui pourrait faire le lien avec l'homme qui avait volé la statue. Plus important encore, pas même une once microscopique de mon ADN. Je n'avais pas besoin de vérifier, je l'avais fait assez souvent comme ça. Cette identité-là était totalement anéantie, réduite en cendres... et – merde – là aussi, ça s'était révélé fastoche. Voilà que je recommençais à me sentir minable et nerveux.

Je repartis en direction de Chicago. Je trouvai une fréquence radio qui passait des vieux tubes vraiment très vieux. Lovin' Spoonful, Paul Revere, et même les Nightcrawlers. Super musique de fond pour m'aider à réfléchir. Le temps d'arriver au centre de soins de longue durée Windsor, j'avais compris pourquoi je me sentais aussi mal. En fait, tout ce que j'avais tenté dernièrement avait fonctionné à merveille, et du premier coup. J'étais trop fort, en réalité. Ça fait vantage? Eh bien ça ne l'est pas. C'est juste la vérité pure et simple. J'étais le meilleur sur le marché – peut-être même le meilleur de tous les temps –, je n'avais rien raté depuis l'âge de seize ans, quand j'avais voulu voler une bagnole de flics.

Même si quelque chose avait l'air ultra difficile sur le papier, ça ne l'était jamais. Et pourtant, ce n'était pas faute de placer la barre très haut. Je réussissais des coups qui paraissaient tout bonnement impossibles – comme de voler une statue de douze tonnes et demie – en ayant l'impression

que c'était un jeu d'enfant. Je ne trouvais tout simplement rien qui soit à ma hauteur, et il y a toujours un terrible danger à cela : le danger de se reposer sur ses lauriers, imbu de soi-même, si bien que tôt ou tard on finit réellement par commettre une erreur. Et, dans mon domaine, les erreurs ont de très lourdes conséquences. La prison à vie est sans doute la moins pire. Donc la réponse s'imposait, même si elle pouvait paraître un peu débile.

Il fallait que je trouve quelque chose dont je n'étais pas capable.

Un coup au-delà de l'impossible, quelque chose de ridicule, d'impensable, d'absurde, de totalement hors de question. Et ensuite, il fallait que je le fasse.

Mais oui, voilà, pourquoi pas? Je me garai à quelques mètres du centre Windsor et restai dans la voiture une minute pour réfléchir. Et puis je me dis : *n'importe quoi, c'est une idée à la con de toute façon*. Je la chassai de mon esprit et me présentai à l'accueil de l'établissement.

Je mis un peu moins d'une heure à remplir les formalités de transfert pour maman. Les infirmières étaient tristes de la voir partir. Après tout, la plupart de leurs patients passaient leurs journées à se plaindre, à faire sous eux et à vouloir fuguer. Maman avait toujours un comportement irréprochable, la patiente idéale. Elle ne faisait jamais d'histoires. Maman était dans le coma depuis des années, ce qu'on appelle un état végétatif chronique. Pas étonnant que les infirmières l'adorent.

Moi aussi, je l'adorais. Pour des raisons différentes. D'ailleurs je le lui dis en l'embrassant sur le front. Peut-être qu'elle pouvait m'entendre. Sans doute pas.

Quand l'ambulance dans laquelle on l'avait installée l'emporta, je pris la route de l'aéroport. Voir maman ne m'avait pas spécialement remonté le moral. À une époque, je pensais qu'elle pourrait aller mieux si je trouvais le bon médecin et que je l'arrosais de suffisamment de fric. Je ne le crois plus. Mais je continue à sortir un paquet d'argent pour la garder en vie. Et pour la garder près de moi, où que le boulot me mène.

Après avoir rendu ma voiture de location, je pris une navette pour le terminal. Je franchis la sécurité comme une fleur, *no problem*, pareil jusqu'à la porte d'embarquement. Je voyage toujours sur des vols réguliers après une mission. Je veux dire, même avant ce coup particulièrement lucratif, je pouvais me payer un jet privé. Mais c'est le genre de chose qui attire inutilement l'attention. Mieux vaut éviter, le temps que ça se calme.

Je bus donc un café en attendant d'embarquer. Le moment venu, je m'assis à ma place, sortis de la pochette devant moi le magazine de bord et l'ouvris au hasard. Je jetai un coup d'œil à une photo pleine page. Puis je regardai mieux.

Le temps s'arrêta. Je ne pouvais plus détacher mon regard.

L'article ne valait rien, du baratin promotionnel sans intérêt, comme toujours dans ce genre de magazines. Des trucs à faire dans des villes aux quatre coins du monde, d'autres trucs pour vous faire oublier que vous êtes en train de fendre le ciel à plus de sept cents kilomètres/heure et que, si la moindre petite pièce de l'avion se met à dysfonctionner, vous tombez comme une pierre.

Mais le titre disait : « Bientôt aux USA ! » et je n'avais même pas besoin de lire la suite pour comprendre. Il me suffisait de voir la photo.



Voilà.

J'avais trouvé quelque chose d'impossible.

Je lus quand même l'article, et j'en eus la confirmation. C'était absolument infaisable, donc il fallait que je le fasse. J'examinai la photo de plus près. Je n'avais jamais rien vu de semblable. C'était tellement beau que c'en était douloureux. Je devais à tout prix le voir en vrai. Et ensuite, le voler.

Dès que l'avion se posa à New York, je réservai une place sur le premier vol pour Téhéran. Et j'avais enfin le sourire en embarquant.

Denny Kirkaldi était nerveux. Il avait fait son boulot et n'avait commis aucune faute. Il avait protégé la foule plutôt que la statue, certes... mais qui aurait pensé que quelqu'un pourrait tout simplement *emporter* ce machin comme ça ? Et puis, c'étaient des gens importants. Mais ce type du FBI avait une façon de vous regarder qui vous donnait l'impression d'être coupable même si vous ne l'étiez pas. Ça vous donnait envie de lui parler, de lui dire ce qu'il voulait entendre. Alors Kirkaldi tenta :

« Comme je vous ai déjà expliqué, j'étais occupé à faire reculer la foule. Je n'ai même pas vu le gars jusqu'à ce qu'il grimpe à la corde pour monter dans l'hélico.

— Le câble, rectifia Greer. Il a grimpé le long d'un câble en acier.

— Bref. Le fait est que je ne l'ai pas vu. Donc... »

Il laissa sa phrase en suspens. L'agent du FBI ne le regardait plus, mais s'était tourné vers le trou dans le sol à l'emplacement de la statue.

« L'uniforme était un vrai, précisa Greer. Amiral de la Garde côtière. »

L'agent fédéral posa un genou à terre près du trou pour examiner un boulon déchiqueté, mais ne dit toujours rien. Ce qui rendit Kirkaldi encore plus nerveux.

« Écoutez, monsieur... Euh, pardon, mais vous vous appelez comment, au fait? »

Le type se releva et se tourna face à eux.

« Agent spécial Frank Delgado, dit-il.

— Ouais, eh ben écoutez, monsieur Delgado. Monsieur l'agent spécial... enfin bref, reprit Kirkaldi. Ce mec est déjà à Rio ou je sais pas où, à l'heure qu'il est. Vous le rattraperez jamais. »

L'agent spécial Delgado dévisagea Kirkaldi sans un mot, avec un peu trop d'insistance. Puis il se détourna en direction du lac.

« Je sais qui c'est », déclara-t-il.

Quand il se retourna face aux deux gardes, il avait quelque chose de nouveau dans le regard.

« Il s'appelle Riley Wolfe. »

J'avoue avoir été surpris. L'Iran n'est pas du tout comme ce qu'on en voit aux infos. Eh oui, il s'avère que ce n'est pas cet endroit hostile et terrifiant où tout le monde se tient en embuscade, prêt à étripier le premier *farangi* infidèle qui passe. En fait, la plupart des gens sont amicaux et vous aident volontiers à trouver ce que vous cherchez. Il faut seulement éviter les Gardiens de la Révolution. C'est sans doute eux qui sont à l'origine de toutes les rumeurs sur les indigènes hostiles. Ils ne vous aiment vraiment pas, et ils n'hésitent pas à vous le faire savoir.

Les autres? Ils sont fiers de leur histoire et ravis de vous la montrer. Et quelle histoire! Pourtant, ce n'est pas le genre de trucs qu'on vous apprend à l'école... en tout cas pas dans les écoles où je suis allé. Pour commencer, l'Iran, qui s'appelait autrefois la Perse, fut à une époque l'empire le plus étendu que le monde ait jamais connu. Il était dirigé par le « Grand Roi », qui n'était pas la moitié d'un con. Dans chaque endroit qu'il conquérait, il plaçait un gouverneur : un « satrape ». Il le choisissait parmi les habitants du cru, pour ne pas froisser ses nouveaux sujets. Et il les laissait

continuer à pratiquer leurs coutumes et leur religion... du moment qu'ils payaient le tribut et juraient loyauté au Grand Roi. Malin. Ça faisait de l'Empire perse un endroit plutôt agréable à vivre, vu la façon dont les choses se passaient ailleurs. Et ça rapportait un max en tribut.

Petite précision historique : « tribut » signifie « trésor ». À savoir de l'or, de l'argent et des bijoux, qui se sont déversés dans les caisses de l'empire pendant des siècles.

Mais l'empire a fini par mourir et la Perse est devenue l'Iran, une république islamique. Ce qui veut dire que ses nouveaux dirigeants étaient guidés par leur interprétation de l'islam. Du coup, ils se sont débarrassés de la majorité des attributs de l'ancien empire corrompu préislamique... à l'exception d'un élément crucial : les joyaux de la Couronne impériale de Perse.

Vous vous souvenez de tout ce tribut que le Grand Roi avait engrangé ? Comme je disais, une bonne partie était constituée de bijoux. Et je ne parle pas de jolis petits éclats de diamants du genre de ceux que vous offrez à votre copine en cassant votre tirelire. Parce qu'à l'époque, les gens avaient vraiment la trouille du Grand Roi. Si vous l'énerviez, il pouvait vous tomber sur le râble avec les meilleurs combattants du monde, dont il possédait plus d'une centaine de milliers.

C'était un temps où le mot « soldat » désignait généralement un simple paysan muni d'une vague épée. Et une « armée » se composait de trois ou quatre mille gars comme ça.

Les soldats du Grand Roi, eux, étaient des tueurs à temps plein, entraînés depuis la naissance. Donc, imaginez un peu : vous faites un doigt d'honneur au Grand Roi en arrêtant de payer le tribut. En un clin d'œil, vous vous retrouvez

avec quelques potes armés d'une fourche en bois face à dix mille Perses en armure montés sur des pur-sang qui vous foncent dessus en vous décochant des flèches. Et ces gars-là étaient tous capables de viser une cible de la taille d'une alliance en étant lancés au triple galop.

Alors, la plupart des peuples conquis prenaient au sérieux cette histoire de tribut. Ils rivalisaient même entre eux, à qui enverrait au Grand Roi les trucs les plus cool. Et quand ils lui envoyaient des bijoux, c'étaient vraiment des *bijoux*. D'énormes pierres précieuses, des montures incroyables, des objets complètement uniques comme le monde n'en avait jamais vu jusque-là et n'en a pas revu depuis. Le tout a fini par former une collection assez sympa, dont une grande partie se trouve encore à Téhéran, exposée à la Banque centrale d'Iran.

Après avoir atterri et posé mes bagages à l'hôtel, je m'y suis rendu directement. Le ticket d'entrée coûtait 200 000 rials, ce qui fait un peu flambeur – genre, pour ce prix, je devrais pouvoir repartir avec quelques diamants en poche. Mais 200 000 rials correspondant à environ six dollars, je m'en suis acquitté sans broncher et je suis allé jeter un coup d'œil à l'intérieur.

Demandez à n'importe quel Iranien. Il vous dira que les bijoux de la Couronne sont la collection la plus belle, la plus rare, la plus riche et la plus éblouissante au monde. Et il aura raison. J'ai vu ce qui se fait de mieux sur cette planète, j'ai volé un certain nombre de pièces rares, je suis très difficile à impressionner. Mais ce truc ? Les bijoux de la Couronne iranienne ?

J'en suis resté baba.

Je veux dire, le souffle coupé. Impossible de respirer. Et encore, je n'ai pu en voir qu'une partie, le mini fragment qui est exposé au public. Il y a quelque part un immense coffre-fort rempli jusqu'à la gueule ; ça fait penser à ces vieilles images du coffre géant de l'Oncle Picsou, plein à ras bord de richesses inimaginables. Mais déjà, rien que ce que j'ai vu... Vous restez là, hypnotisé, en pensant que ça ne peut pas être vrai. Il y a tellement de trucs qui brillent dans tous les sens – de l'or et des pierres précieuses partout, serties sur des épées, des brosses à cheveux, des miroirs, des chaises – que c'est forcément du toc !

Mais non. Tout est vrai. Rien d'autre ne s'en approche, nulle part ailleurs dans le monde.

Et combien tout ça peut coûter ? Pfff, laissez tomber. On ne peut même pas commencer à chiffrer une telle collection. Mais je peux vous dire que ça représente tellement d'argent que c'est ce qui sert à garantir la devise iranienne, le rial.

Pour vous donner une idée, voilà un autre indice. Oubliez une seconde la collection dans son ensemble et songez à ceci : il y a une pièce qui, à elle seule, est réputée valoir plus de quinze milliards de dollars. Oui, oui, *milliards*, pas millions. Juste pour cette pièce.

Le Daria-e nour. « Océan de lumière ».

C'est le plus gros diamant rose de tous les temps, si gros que vous vous dites qu'il doit être faux. En fait, on ne devrait même pas appeler ça un diamant. Le Daria-e nour est tellement énorme et sublime qu'on ne peut tout simplement le comparer à rien d'autre. Et, quand vous le voyez, vous commencez à penser qu'à quinze milliards de dollars, c'est peut-être une affaire.

Or, il est bien réel, et je l'avais justement sous les yeux. Déjà abasourdi par les autres pièces de la collection, je fus estomaqué devant ce monstre de beauté. Je ne pouvais plus bouger. Je ne pouvais plus rien faire à part le fixer du regard et l'imaginer dans le creux de ma paume, sentir la fraîcheur de ses facettes roses sur ma main, mon visage... Je l'avais vu en photo dans l'avion, et cela avait suffi à m'amener jusque-là. Mais ce n'était rien à côté du choc de le voir en vrai ; c'est comme la différence entre regarder la photo d'une fille à poil dans *Playboy* et se retrouver au pieu avec elle. J'étais transporté, projeté dans un monde où il n'y avait ni horloge, ni murs, ni personne autour, rien que moi et l'Océan de lumière, dans lequel je m'immergeai jusqu'à ce que sonne l'heure de la fermeture et que les gardiens me raccompagnent vers la sortie. En repartant, je sentais encore son effet, le vertige de l'avoir approché de si près. Et je regagnai mon hôtel avec une seule idée en tête.

Le Daria-e nour.

Il me le fallait. Et c'était impossible.

Voilà, je l'avais, mon défi. J'avais enfin identifié quelque chose de quasiment infaisable. Mais peu m'importait. J'allais le voler.

Comment ?

Eh bien, même si c'était le plus gros diamant rose du monde, ça n'en restait pas moins un bijou. Quand vous êtes un voleur dans l'âme – il y a des gens qui ne peuvent pas s'en empêcher –, vous savez que les bijoux sont légers, faciles à dissimuler et à transporter, et qu'ils concentrent une valeur extrêmement élevée dans un tout petit format, la cible idéale

pour quiconque a les mains baladeuses. Même le Daria-e-nour serait facile à emporter.

Mais le monde est cruel, et personne ne fait confiance à personne. C'est triste, mais c'est la réalité, et le gouvernement iranien y avait pensé. Il suffisait d'avoir deux neurones et demi pour jeter un coup d'œil autour de soi et comprendre qu'aucun des joyaux de la Couronne ne bougerait jamais de là. Parce qu'à la Banque centrale d'Iran, au cœur de la République islamique, au milieu de quatre-vingts millions de personnes dont un paquet de Gardiens de la Révolution surarmés qui vous ont dans le collimateur, ces bijoux sont plus en sécurité que dans un nid de cobras radioactif truffé de mines antipersonnel et entouré de snipers. À la limite, vous pouvez réussir à entrer, mais vous ne ressortirez jamais d'Iran avec un de ces joyaux. En tout cas pas vivant, ce que je considère comme un détail non négligeable de n'importe quel plan.

Donc ça n'est même pas un défi. C'est sans espoir. Les joyaux de la Couronne étaient à Téhéran, bien à l'abri, et ils n'en bougeaient pas.

Jusqu'à maintenant.

Parce que le titre de cet article dans le magazine de l'avion, « Bientôt aux USA! », vous savez ce que ça voulait dire ?

Que les joyaux de la Couronne iranienne allaient venir en Amérique.

Pourquoi ? La politique. Tout était expliqué dans l'article : quelques têtes froides, des deux côtés, essayaient d'œuvrer pour un rapprochement entre les États-Unis et l'Iran. Aussi les deux pays avaient-ils décidé de « favoriser une meilleure compréhension réciproque du patrimoine culturel de chacun



afin de promouvoir un esprit de tolérance et de respect mutuel ». Et, allez savoir pourquoi, ces gens s'étaient dit que la meilleure façon d'y parvenir serait de s'échanger leurs trésors nationaux.

Les États-Unis enverraient donc à Téhéran une ébauche originale de la Déclaration d'Indépendance, le texte du discours de Gettysburg – de la main de Lincoln en personne – et le drapeau américain de la bataille de Baltimore, celui-là même qui avait inspiré à Francis Scott Key les paroles de l'hymne national, *The Star-Spangled Banner*.

Pour l'Iran, le choix était beaucoup plus simple. Ils enverraient une sélection des bijoux de la Couronne, dont l'incomparable Daria-e nour.

Eh oui. L'Océan de lumière débarquait sur le sol américain !

Après moult débats, il avait été décidé que l'exposition se tiendrait au musée Eberhardt, une petite institution privée de Manhattan fondée peu avant 1900 pour abriter la collection d'art de l'industriel véreux Ludwig Eberhardt. Plus d'un siècle après, elle était toujours gérée par ses descendants.

Choix étrange ? Pas tant que ça. Parce que ce vieux Ludwig était un vrai salopard cupide et sans cœur, et qu'il avait amassé une fortune colossale. Ce qui signifie que ce musée jouissait d'une dotation exorbitante. Et, comme il est privé, ses administrateurs peuvent dépenser cet argent à leur guise, sans se soucier des restrictions budgétaires gouvernementales. Par exemple pour un système de sécurité électronique dernier cri, un truc qu'on n'a jamais vu ailleurs, quel qu'en

soit le coût. Et, puisque c'est un petit bâtiment, la sécurité humaine peut aussi être beaucoup plus dense.

Et elle le sera. À part le système électronique de pointe, les bijoux seront protégés nuit et jour par un détachement d'élite de la société Black Hat Security. Chacun de leurs membres est un ancien des Forces Spéciales américaines. Et, au cas où ils s'endormiraient sur leurs lauriers, la République islamique d'Iran envoie en plus un peloton complet des Gardiens de la Révolution.

Toutes ces mesures sont parfaitement sérieuses et impressionnantes. De quoi dissuader n'importe quel voleur sain d'esprit de s'en prendre aux bijoux, à moins de vouloir se faire descendre.

Mais l'Amérique est la terre des possibles, et vous ne pouvez pas exposer à Manhattan la collection de bijoux la plus chère au monde sans que quelqu'un essaie de la dérober.

Et, je vous le garantis, je connais quelqu'un qui va essayer.

Plus qu'essayer. Ce quelqu'un va trouver le moyen de franchir tous les lasers, détecteurs, rayons infrarouges et je ne sais quoi encore. Tous les anciens des Forces Spéciales de chez Black Hat et tous les cinglés barbus des Gardiens de la Révolution. Et il mettra la main sur un ou deux bijoux de la Couronne iranienne, les fourrera dans sa poche et repartira peinard en ayant réussi le plus gros casse de l'histoire.

Vous pensez que c'est de la folie? Du suicide? Que c'est impossible? Ça l'est. Vous pensez que c'est infaisable?

C'est ce qu'on va voir.

Manhattan attire des voyageurs toute l'année, même par un mois de juillet aussi chaud que celui-ci. Les gens viennent du monde entier pour visiter cette ville extraordinaire. Les touristes encombrent les trottoirs, saturent les restaurants, congestionnent les métros et les bus. La plupart du temps, les locaux les ignorent royalement. Il faut plus qu'une invasion de touristes pour ébranler un New-Yorkais. Les habitants, blasés, ont fini par les considérer comme des machines à fric ambulantes.

L'homme qui descendit d'un taxi à l'angle de Park Avenue et de la 62<sup>e</sup> rue en ce mardi de juillet était clairement un touriste et, avec cette chaleur, il n'attirerait pas le moindre regard. Il était de taille moyenne, de corpulence moyenne, et avait des cheveux châtain clair de longueur moyenne. Il portait le même style de vêtements que n'importe quel touriste estival : un bermuda en toile kaki, une chemise hawaïenne de couleur vive, des baskets Nike bleues et des chaussettes blanches. Il avait bien sûr de grosses lunettes de soleil et une casquette de base-ball bleue estampillée « NYC », ainsi qu'un petit sac à dos en nylon à l'épaule. Il régla le

chauffeur en prenant soin d'ajouter un pourboire de dix pour cent, puis remonta l'avenue d'un pas nonchalant en direction de la 63<sup>e</sup> rue.

Après l'avoir traversée, il sortit de son sac un appareil photo qu'il passa autour de son cou – première chose notable à son sujet dans la mesure où les vrais appareils sont devenus des reliques du passé, presque totalement remplacés par les téléphones portables. Mais celui-ci avait un puissant téléobjectif, et la raison pour laquelle il le préférait à un smartphone devint vite évidente. Alors qu'il s'arrêtait pour photographier les immeubles anciens les plus intéressants sur sa route, en se concentrant sur les frises décoratives autour des fenêtres et des portes, il apparut clairement que c'était un fana d'architecture. Rien de plus naturel, donc : seul un appareil photo pouvait saisir ce genre de détails avec la précision requise.

Arrivé à la 64<sup>e</sup> rue, il s'arrêta un peu plus longuement pour prendre moult clichés du vieux bâtiment étrange qui se trouvait là. C'était compréhensible, il s'agissait d'un édifice exceptionnel. Il avait été dessiné par Beauford Harris Whittington, un des disciples de Stanford White, et s'il possédait nombre des caractéristiques rendues célèbres par le maître – colonnes, façade imposante, moulures foisonnantes tout le long des bordures du toit –, il lui manquait l'élégance des bâtiments dessinés par White en personne, comme le Club Metropolitan. Il était plutôt massif, un peu lourd, quelque part entre une forteresse et une banque... soit exactement ce que l'industriel véreux du XIX<sup>e</sup> siècle avait en tête quand il l'avait commandité pour abriter sa collection grandissante d'œuvres d'art. Il avait précisément demandé quelque chose qui ne serait pas un simple bâtiment, mais une forteresse, un

coffre-fort, une structure qui indiquerait aux gens qu'il y avait des trésors à l'intérieur, mais que c'étaient les siens et qu'ils le resteraient, à l'abri, protégés, inviolables.

Ses trésors s'y trouvaient toujours, et ses descendants avaient patiemment enrichi sa collection privée jusqu'à en faire une des plus belles du monde. Et le bâtiment qui la protégeait avait acquis une petite renommée dans certains milieux. Alors, que cet homme le photographie en long, en large et en travers n'avait rien d'étonnant. Quel passionné d'architecture américaine du XIX<sup>e</sup> siècle n'aimerait pas étudier le musée Eberhardt ?

Après en avoir fait le tour complet et l'avoir mitraillé sous tous les angles, le photographe poursuivit son chemin. Il continua jusqu'à la 66<sup>e</sup> rue et, avant de traverser Park Avenue, marqua une pause, la mine pensive, le temps d'admirer une dernière fois de loin le musée Eberhardt. Puis le feu passa au rouge et l'homme reprit sa route, disparaissant de l'autre côté de l'avenue puis de l'autre côté de la ville.

La plupart des gens qui visitaient le musée Eberhardt se moquaient pas mal de son architecture, naturellement. C'était l'intérieur qui les intéressait, les tableaux. La collection de maîtres du Baroque et de la Renaissance était fameuse et, pour les férus d'art de cette période, l'Eberhardt était un incontournable. Six jours par semaine, il attirait une petite foule d'étudiants des Beaux-Arts et de touristes. Le prix des billets était modeste – même s'il augmenterait nettement après l'arrivée des bijoux. Il y avait par ailleurs une petite cafétéria et, bien sûr, une boutique de souvenirs. Les galeries étaient longues et fraîches, pourvues de bancs, et la cafétéria

offrait un agréable patio ombragé. Tous ces avantages combinés faisaient de l'Eberhardt une plaisante étape pour les amateurs de culture par temps de canicule.

Ce mercredi après-midi ne faisait pas exception. La longue galerie consacrée à la peinture baroque comptait sa poignée habituelle de curieux. Deux jeunes environ du même âge – vraisemblablement étudiants à en juger par leurs vêtements – étaient collés l'un à l'autre sur un banc en marbre face à un Vermeer. La fille dessinait pendant que son compagnon lui chuchotait quelque chose à l'oreille au sujet des tons bleus du tableau. Un petit groupe de touristes japonais traversa la galerie au pas de course, pressés autour d'un guide qui brandissait un drapeau. Un couple de personnes âgées resta un long moment, main dans la main, à contempler d'un air rêveur un merveilleux quoique tout petit Caravage. Nul ne prêtait spécialement attention au gros monsieur vêtu d'un costume en crêpe et coiffé d'une casquette des Atlanta Braves au-dessus d'un visage rond dégoulinant de sueur. Le gros monsieur remonta péniblement la longue galerie et s'arrêta, essoufflé, près d'une grande porte en métal sur laquelle était écrit : « ISSUE DE SECOURS – ALARME EN CAS D'OUVERTURE ».

Personne ne remarqua non plus qu'il s'était arrêté en soufflant devant chaque porte et chaque fenêtre du musée, ni qu'il y avait un trou d'épingle soigneusement dissimulé dans le tomahawk rouge vif du logo des Braves sur sa casquette... trou d'épingle dont un examen plus minutieux aurait pu révéler qu'il contenait un petit point semblant refléter la lumière. Mais le trou était minuscule, et personne n'avait aucune raison de s'en approcher ni de l'inspecter. Le gros

monsieur prit son temps, consulta un plan plastifié du musée – en vente pour seulement 14,95 dollars à la boutique – et regarda attentivement plusieurs des tableaux avant d’aller souffler devant la fenêtre suivante. Après quoi il s’arrêta pour s’appuyer à un pilier en marbre, près d’un agent de sécurité en uniforme. Le gardien releva la tête, vit la corpulence de l’homme et son visage rougeaud, en sueur.

« Ça va, monsieur ? lui demanda-t-il.

— Oh, on fait aller. C’est juste que j’me trimballe un peu trop de poids ces temps-ci, répondit l’homme avec un fort accent de Géorgie, en tapotant sa grosse bedaine flasque. Surtout par cette chaleur ! Faut que je fasse des pauses.

— Bien sûr, prenez votre temps, acquiesça le gardien.

— Merci bien, m’sieur. »

Au bout d’une minute, quand sa respiration eut retrouvé un rythme plus normal, l’homme ajouta :

« C’est une bien belle collection que vous avez là, y a pas à dire. Mais je vous parie qu’elle arrive pas à la cheville de ces bijoux persans qu’vous allez recevoir, là. Vous les avez déjà vus ? »

Le gardien réprima un petit rire condescendant.

« Non, et je ne les verrai pas... à moins de payer mes vingt-cinq dollars, comme tout le monde. Ce que je n’ai pas l’intention de faire... Pas pour entrer dans l’endroit où je travaille depuis quinze ans.

— Comment ça ? Y vont quand même pas renvoyer les gardiens chez eux avec un trésor pareil à surveiller ?

— Eh si ! confirma l’agent de sécurité, manifestement éccœuré. À croire qu’on n’est pas assez bons pour eux. Ils font venir toute une nouvelle équipe de chez Black Hat.

— C'est quoi ça, Black Hat ? Des hors-la-loi, ou quoi ? »  
Le gardien secoua la tête.

« Non. C'est des soldats professionnels. Des mercenaires, si vous voulez.

— Des mercenaires ? Ma parole, c'qui faut pas entendre !

— À qui le dites-vous ! Et moi, avec mes six ans dans l'armée, plus dix dans la police new-yorkaise, je ne serais pas assez bon pour ce job !

— Eh ben mon pauvre, vous devez l'avoir mauvaise.

— Enfin... soupira le gardien. Ces gars de chez Black Hat, c'est le genre de salopards prêts à tirer sur tout ce qui bouge, mais il faut reconnaître qu'ils savent ce qu'ils font.

— Ah ouais ?

— Plutôt, oui. C'est tous des anciens des Forces Spéciales. Ils sont directement recrutés parmi les Rangers ou les Navy SEALs. Ce qui fait d'eux la milice privée la mieux entraînée et la mieux équipée du monde. Et comme si ça ne suffisait pas... »

Il baissa la voix, et poursuivit sur un ton de conspirateur :

« ... Il va aussi y avoir un paquet de soldats d'élite iraniens. Les Gardiens de la Révolution.

— Ah ça, j'ai entendu parler d'ces gus-là ! s'exclama le gros monsieur. Paraît qu'y sont plus féroces qu'une meute de chiens enragés.

— Exactement ! À la moindre entourloupe, ils dégainent et ils tirent.

— Eh ben ma foi, on dirait qu'ces bijoux seront bien protégés.

— Ça, vous pouvez en être sûr. Le premier qui tente quoi que ce soit, il est mort.



— Savez quoi ? J'regrette bien de pas être là quand y vont arriver, ces fameux bijoux. Je parie que c'est un truc qui vaudra l'coup d'œil. Au fait, ajouta-t-il en baissant les yeux vers son plan plastifié, pourriez pas me dire où c'est que je pourrais voir ce dessin de Léonard de Vinci dont vous êtes si fiers ?

— Prochaine galerie par là, indiqua le garde en tendant la main vers la droite. Faites attention à vous, mon vieux.

— Merci bien, m'sieur, vous aussi », répondit le gros monsieur avant de s'éloigner pour aller admirer le dessin du maître italien...

Sauf qu'aussitôt après avoir passé le coin, il tourna à *gauche* et se dirigea droit vers la sortie, monta dans un taxi et disparut.

Le lendemain soir, juste après que l'équipe de sécurité de nuit eut pris son service, Freddy Lagerfeldt entama sa première ronde autour du bâtiment. Freddy avait quitté l'armée depuis deux ans, et il adorait son boulot. Il aimait même faire les nuits, vu que c'était payé cinquante cents de plus par heure, ce qui n'était pas du luxe par les temps qui couraient. New York *by night* ne lui faisait absolument pas peur. Il avait grandi dans le Queens et, après deux périodes de service en Afghanistan, l'Upper East Side de Manhattan paraissait totalement inoffensif.

Freddy prenait son temps. Il vérifiait chaque porte, éclairait tous les recoins sombres avec sa torche, progressant tout autour du bâtiment jusqu'à l'arrière. Là, une petite ruelle menait au quai de livraison, et une grosse benne à ordures était poussée contre le mur d'en face. En temps normal,

Freddy se contentait de braquer sa torche vers le fond, de bien regarder et de continuer sa ronde. La benne contenait tous les déchets de la cafétéria, entre autres joyeusetés odoriférantes, et avec cette chaleur la puanteur devenait vite pénible.

Mais ce soir-là, quand Freddy illumina la ruelle de sa torche, il repéra quelque chose qui n'y était pas auparavant : un vieux caddie cabossé, rempli de baluchons bien serrés. Freddy était presque sûr que ça n'appartenait pas au musée, et donc que ça n'avait rien à faire là. On aurait dit un chariot de SDF. Freddy n'avait rien contre les SDF, mais parfois ils pouvaient faire du grabuge, et c'était son boulot d'éviter ça. En brandissant sa torche droit devant lui, il s'avança prudemment pour mieux voir. Comme il approchait du caddie, il distingua une silhouette coincée entre celui-ci et la benne. Il s'arrêta et l'éclaira de son faisceau.

« Eh, y a quelqu'un ? » lança-t-il.

La silhouette bougea, se tortillant comme si elle essayait de se fondre dans le mur pour disparaître, et marmonna quelque chose que Freddy ne comprit pas.

« Hein ? fit-il. Tout va bien ? »

Il progressa encore d'un pas et dirigea sa lampe sur le visage de la personne. C'était un homme, maigrichon, dépeigné et incroyablement sale. Une grosse barbe brune broussailleuse lui mangeait presque toute la figure, et le reste était caché par une épaisse couche de crasse noire.

« Eh, vieux, ça va ? demanda le garde.

— Vétéran ! Ch'uis un vétéran, répondit l'homme. Laissez-moi, laissez-moi, s'il vous plaît, ch'uis un vétéran, j'ai juste besoin d'un endroit où dormir, j'ai rien fait ! »

Freddy s'immobilisa. Après l'Afghanistan, il savait qu'un nombre étonnant de ses anciens camarades de l'armée avaient fini comme ça, trop hantés par leurs souvenirs pour rien faire d'autre que se recroqueviller dans le noir et lutter contre leurs démons.

« T'inquiète pas, vieux, dit-il. Personne ne viendra te déranger cette nuit.

— Vétéran ! Ch'uis un vétéran, grommela l'homme en se pelotonnant sur lui-même.

— Moi aussi, vieux. Tu peux dormir ici tranquille, OK ? »

L'homme se contenta de ronchonner. Freddy s'approcha encore et s'accroupit devant lui.

« J'ai fait deux tours dans le bac à sable, moi aussi, expliqua-t-il. Je sais ce que tu ressens. Je ferai en sorte que personne ne vienne t'embêter cette nuit. Mais juste cette nuit, OK ? Demain matin, il faut que tu sois parti.

— Je vais partir, je vais bouger, j'ai pas le choix... Je peux pas rester, nulle part, parce que, vous savez, y a trop de bruit et je... pitié, j'ai rien fait, ch'uis un vétéran.

— Ouais, j'ai compris, dit Freddy en se redressant. T'en fais pas, tu seras en sécurité ici. »

Il jeta un dernier coup d'œil à cette loque crasseuse et ratatinée puis, songeant qu'il aurait pu être à sa place, il ajouta :

« T'inquiète de rien, tu peux dormir tranquillement. »

Et il rebroussa chemin dans la ruelle.

Dès qu'il fut parti, le SDF se leva et, après avoir observé les lieux un moment, escalada le pignon du bâtiment pour grimper jusqu'au toit.

Pendant des années, il y a eu des rumeurs, voire des légendes urbaines, au sujet de « choses » cachées sous les rues de Manhattan. On entend parler de réseaux de tunnels secrets, de vastes grottes, de somptueuses stations de métro victoriennes qui auraient curieusement été oubliées... ou délibérément dissimulées, pour les adeptes de complots lugubres. Ces lieux seraient peuplés de mystérieuses tribus humaines souterraines qui ne voient jamais la lumière du jour. Il se raconte qu'il y aurait aussi des tribus de créatures pas tout à fait humaines... le « peuple-taupe », qu'on évoque dans des murmures effrayés depuis les années 1800.

Et, qui sait ? Certaines de ces histoires pourraient bien être vraies. En tout cas il n'y a aucun doute sur le fait que, si le peuple-taupe ou toute autre population étrange vit réellement sous les rues de New York, c'est dans les longs segments de tunnels abandonnés du réseau métropolitain.

Andres Maldonado avait entendu ces rumeurs. Il pouvait difficilement les ignorer : il travaillait pour le métro new-yorkais depuis maintenant vingt-trois ans, dont les quinze derniers comme conducteur sur la ligne 6, qui concentrait à elle seule un bon paquet d'histoires. Les gens colportaient toutes sortes de récits insensés, par exemple sur l'ancienne station City Hall, qui avait fermé mais existait toujours. Lui-même n'avait jamais rien vu de spécial dans ce secteur, mais qui pouvait affirmer que ces gens avaient tort ?

Andres savait qu'il y avait aussi sur cette ligne 6 plusieurs endroits qui ressemblaient à des entrées de tunnels secondaires rebouchées à la hâte. Il s'était renseigné et avait entendu toujours plus d'histoires : sur le peuple-taupe, l'Armée des Sans-abri, le peuple-lézard, et d'autres encore

moins crédibles... Mais Andres était assez vieux pour savoir qu'il y avait dans le monde des tas de trucs bizarres qui ne s'expliquaient pas. Son oncle, à Porto Rico, avait vu des *chupacabras*, à plusieurs reprises, mais personne ne voulait le croire. Andres le croyait, lui; c'était son oncle, quand même. Mais il avait bien compris que la plupart des gens rechignaient à reconnaître l'existence de ce genre de choses.

Alors, au moment de ralentir juste avant la station de la 59<sup>e</sup> rue, il ne fut pas plus surpris que ça de voir surgir dans le faisceau de ses phares une silhouette en survêtement foncé, coiffée d'un casque avec une lampe frontale. Andres laissa échapper un juron et sentit son visage se couvrir de sueur. Il ne pouvait rien faire, il était trop près pour l'éviter. Il allait heurter cet abruti.

Le type releva la tête; c'était clairement un homme, pas un représentant du peuple-lézard. L'espace d'une demi-seconde, il resta planté là, paralysé. Puis déguerpit frénétiquement à l'intérieur d'un de ces anciens tunnels condamnés, traînant derrière lui un gros sac en toile.

La rame dépassa dans un mugissement strident le trou dans lequel l'homme venait de disparaître, et Andres secoua la tête en soupirant. La vache, il avait eu chaud, ce coup-ci. Et qu'est-ce que ce *hijo de puta* foutait là, d'abord? Encore un de ces connards de *millennials* qui voulait explorer le «New York souterrain» pour écrire un livre dessus. Non, pas un livre, il ferait un site internet. C'est ce que les gens faisaient, maintenant, des sites internet. Et puis il vendrait des tee-shirts, en prime.

Enfin bref. Andres ne l'avait pas heurté, donc ce n'étaient

pas ses oignons. Il n'y pensa plus et engagea son train dans la station.

Pendant ce temps, le type en survêtement reprenait son souffle dans la petite brèche qu'il avait créée. Il comptait l'agrandir un peu plus, mais le train qui fonçait vers lui l'avait obligé à s'y engouffrer avant d'avoir complètement dégagé le passage. Il avait été bouché il y a des années et le rouvrir s'était révélé plus difficile que prévu. L'homme prit une grande inspiration en écoutant le grondement du métro qui passait. Il avait frôlé la mort de beaucoup trop près à son goût. Une des poutres qui bloquaient l'accès avait été remplacée par un fer à béton. Il ne s'y attendait pas et c'est ce qui l'avait retardé.

Il lui restait encore du boulot. Il se mit en marche dans la direction de Park Avenue, le long d'un tunnel que personne n'avait plus emprunté de mémoire d'homme. Des gravats s'étaient éboulés des parois, et même du plafond. Il y avait encore des rails au sol, mais ils étaient rouillés, cassés en de nombreux endroits. Il progressa prudemment, jusqu'à ce que le tunnel s'interrompe de façon abrupte pour déboucher sur ce qui était autrefois une station, abandonnée depuis des lustres. Là, l'homme s'arrêta et balaya l'ancien quai de sa torche. Il y avait une arche en marbre sur le mur du fond, mais le passage qu'elle encadrait jadis avait disparu, comblé par des briques. L'homme promena sa torche sur le plafond voûté, décoré d'une étonnante quantité de moulures XIX<sup>e</sup> et d'une fresque représentant l'enlèvement d'Europe, sérieusement décolorée et écaillée mais encore visible. L'homme sourit et sortit une carte. Il l'examina attentivement, en la

comparant avec un appareil GPS à son poignet. Puis il hocha la tête et replia la carte.

À présent, il ouvrait son sac en toile et en tira un engin orange qui avait plus ou moins la forme et la taille d'un étui à fusil, terminé à une extrémité par une poignée équipée d'un boîtier électronique. Il l'alluma, grimpa sur le quai et marcha jusqu'au mur du fond, celui avec l'arche obstruée, puis le longea tout doucement vers la droite en surveillant le cadran de l'engin dont il appliquait l'autre extrémité sur le mur.

Pendant une heure entière, il fit des allers-retours, couvrant chaque centimètre carré du mur avec l'engin orange. Quel que soit ce qu'il cherchait, il ne le trouva pas. Il rangea l'engin dans le sac et en sortit un autre instrument, une boîte noire pourvue d'une double antenne et d'une sorte de compteur à aiguille. Il passa encore une demi-heure avec ça, le long du même mur, mais après avoir terminé il n'était toujours pas satisfait. Il secoua la tête en grommelant. « Du putain d'acier massif. »

Il fixa le mur un moment, mais ça n'eut pas l'air de l'aider, alors il rangea la boîte, attrapa une bouteille d'eau et s'assit par terre.

Il resta longuement assis comme ça, à boire de l'eau en regardant tantôt le mur, tantôt le plafond. Et finalement il renonça.

« Merde », lâcha-t-il à voix basse.

Il se releva, s'épousseta les mains et reprit le tunnel en sens inverse, son sac à l'épaule.

Angela Dunham était une femme très occupée. D'ordinaire, en tant que conservatrice adjointe du musée Eberhardt,

elle n'avait pas besoin de travailler à un rythme aussi frénétique qu'en ce moment. Il faut dire que son patron, Benjy Dryden, le conservateur en chef, était un cousin des Eberhardt, et qu'il n'était pas homme à croire aux vertus du travail acharné... en tout cas pour lui-même. En revanche, il n'en attendait pas moins de son assistante, et cela suffisait à occuper Angela.

En temps normal, la tâche n'était pas démesurée. Angela adorait son boulot, qui lui demandait rarement plus que ce qu'elle pouvait fournir dans une journée de huit heures. Mais à présent, avec l'arrivée de ces fichus bijoux iraniens, elle était constamment sur le pont, que ce soit pour souscrire une assurance complémentaire ou pour superviser l'installation du nouveau système de sécurité... ce qui impliquait de traiter avec les gars de chez Tiburon Security, qu'elle trouvait un peu terrifiants, pour être honnête. Son chef Benjy se tenait en dehors de tout ça. C'était même à Angela qu'il incombait de choisir la charte graphique de la future exposition ; ça n'en finissait jamais. Tant de détails requéraient son attention qu'elle avait l'impression de ne même plus avoir deux secondes pour s'asseoir et boire son café.

Angela avait développé un goût pour le café – presque une addiction, à vrai dire. Bien sûr, cela tenait en partie au fait que c'était nouveau pour elle ; jusqu'à son master à l'université de Birmingham, sur sa terre natale des Midlands britanniques, elle avait carburé exclusivement au darjeeling. Mais quand, dix ans plus tôt, ce boulot l'avait attirée aux États-Unis, elle s'était mise au café. Entre autres avantages, il lui donnait l'impression d'être mieux intégrée. Elle avait fini par apprécier le rituel, se servir une tasse et s'asseoir



# RILEY TENTE L'IMPOSSIBLE

**JEFF LINDSAY**

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JULIE SIBONY

**Nom** : Riley Wolfe.

**Profession** : voleur. Le meilleur du monde.

**Caractère** : psychopathe moins sanguinaire que son collègue Dexter, séduisant, impertinent et cynique, n'aime que les défis impossibles.

**Traits distinctifs** : tel Robin des bois, ne vole qu'aux (très) riches. Se grime et se déguise avec panache, comme Arsène Lupin. Adeptes du parkour, voltige de toit en toit avec l'aisance de Fantômas. Amateur d'art et meurtrier s'il le faut, mais sans plaisir particulier.

**Ennemi** : Frank Delgado, agent spécial du FBI, qui le traque inlassablement.

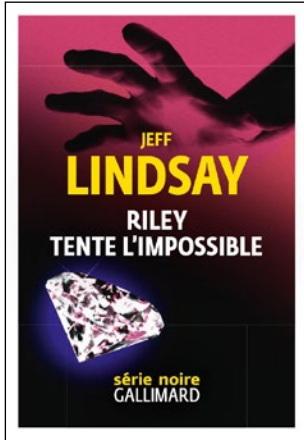
**Complice** : Monique, géniale faussaire.

**Faibles** : un secret d'enfance, et sa vieille maman... son point très faible.

**Objectif** : dérober le Daria-e nour, diamant mythique et fleuron des bijoux de la Couronne iranienne, que le musée privé des Eberhardt à Manhattan s'apprête à accueillir dans ses murs inviolables.

C'est tout bonnement irréalisable.

Né en 1952 à Miami, Jeff Lindsay est l'auteur de *Dexter*, série culte au succès planétaire. Il vit avec son épouse, Hilary Hemingway, en Caroline du Nord et enseigne à l'Appalachian State University. *Riley tente l'impossible* est le premier volume d'une nouvelle série.



**RILEY TENTE L'IMPOSSIBLE**  
**JEFF LINDSAY**

Cette édition électronique du livre  
*Riley tente l'impossible* de Jeff Lindsay  
a été réalisée le 15 avril 2022 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782072900686 - Numéro d'édition : 368489).  
Code Sodis : U33167 - ISBN : 9782072900716.  
Numéro d'édition : 368492.